

— OEILLETON —



N°2

— 17 novembre —

SOMMAIRE

Programme du jour	02
Edito	03
L'enfer c'est les autres	
Autour du festival	04
L'Expo Photo	
Interview	05
Claude Martin : présentation des projets scolaires	
Critique	06
<i>Retour à Reims (Fragments), Jean-Gabriel Périot</i>	
Critique	07
<i>Bonne mère, Hasfia Herzi</i>	
Critique	08
<i>Entre deux trains, Pierre Filmon</i>	
Portrait	09
Christophe Vindis	
De l'écrit à l'écran	10
<i>Pourquoi mes frères et moi on est parti</i>	
Programmation de demain	11

—PROGRAMME DU JOUR—

Un peuple 9h30

Emmanuel Gras

Pil 15h00

Julien Fournet

A demain, mon amour 15h00

Basile Carré-Agostini

Si demain 18h00

Fabienne Godet

Bruno Reidal 18h15

Vincent Le Port

Mes frères et moi 20h45

Yohan Manca

Madeleine Collins 21h00

Antoine Barraud

CGR Lapérouse . Cinéma Salle Arce . CGR Les Cordeliers

EDITO

Jean-Paul Sartre, célèbre philosophe du XXème, avait écrit dans son ouvrage *Huis-Clos* : « L'Enfer, c'est les Autres ». À ce moment-là, il ne se doutait certainement qu'à moitié qu'une pareille réplique puisse autant résonner plus d'un demi siècle plus tard encore. En effet, en cette période de crise, cette phrase semble particulièrement d'actualité.

À l'heure où tout semble nous diviser, un événement comme ce festival est donc, il faut croire, une belle occasion de contrecarrer ce genre de pensée et de faire en sorte que chacun, plutôt que d'être enfermé dans une forme de rancœur et de conflit, soit au contraire poussé par un élan de générosité et de solidarité.

Bien que cette fracture soit omniprésente - en témoignent des sujets cinématographiques comme celui de la *Fracture* de Catherine Corsini ou encore le *Quai de Quistreham* d'Emmanuel Carrère, adapté du récit autobiographique de Florence Aubenas - tout concourt, durant cette semaine des Oeillades, à réunir, à faire partager, non seulement autour de projets filmiques mais, plus largement, autour du cinéma lui-même et de ce que ce dernier a à nous apporter.

Que ce soit par le biais des séances proposées ou encore par celui des événements qui s'articulent tout autour (comme les projets de court-métrage avec les scolaires ou encore l'exposition photographique proposée à l'Hôtel Reynes), tout tend, durant ce beau festival, à faire découvrir à tous des schémas de vie qui nous sont plus ou moins familiers et qui, bien que tous différents, ont avant tout pour but commun de nous réunir, que ce soit nous, étudiants de Lettres, en tant que rédacteurs du programme, ou encore vous, amateurs plus ou moins expérimentés du 7ème Art.

—AUTOUR DU FESTIVAL—

L'EXPO PHOTO

En Parallèle

Du 17 novembre au 11 décembre 2021 se tiendra, en parallèle (et complément) du Festival des Oeillades, une exposition photographique de l'artiste Philippe R. Doumic à l'Espace Reynès d'Albi. Cette rétrospective présentera 45 photographies retraçant de manière emblématique le parcours de ce passionné du cliché. D'Anna Karina à Jean-Louis Trintignant en passant par Jean-Luc Godard, Brigitte Bardot, Jean-Paul Belmondo, Catherine Deneuve etc...

Cette sélection, composée parmi les quelques 18000 clichés qui composent l'oeuvre de Doumic, vous sera présentée par deux commissaires d'expositions qui seront Laurence Doumic elle-même ainsi que Sébastien Cauchon, qui est à la fois attaché de presse et écrivain, cinéphile spécialiste de Marilyn Monroe et collectionneur.

Philippe Doumic, pour ceux qui ne le connaîtraient pas encore, a fait ses débuts dans les années 60 en réalisant pour UniFrance de nombreux portraits noir et blanc des étoiles montantes du cinéma français. Il travailla en lumière naturelle, signa lui-même ses photos à son nom et réalisa lui-même ses tirages qui furent diffusés à travers le monde pour promouvoir ceux dont les films rencontrèrent un succès grandissant au-delà de nos frontières. De cette manière, Doumic a su immortaliser les étoiles montantes de l'âge d'or du cinéma français, alors que la Nouvelle Vague bouleversait les codes du 7ème Art dans le monde entier.

Certaines de ces images, iconiques, sont devenues emblématiques de cette Nouvelle Vague. Toutes présentent les visages des grands noms du cinéma français, immortalisés à leur début : Alain Delon, Françoise Dorléac, Catherine Deneuve, Jeanne Moreau, Jean-Louis Trintignant, Anouk Aimée, Michel Piccoli, Jean Marais, Lino Ventura, Anna Karina, Samy Frey, Annie Girardot, Marie Laforêt, Brigitte Bardot, Marlène Jobert... Et des réalisateurs majeurs comme François Truffaut, Jean-Pierre Melville, Agnès Varda, Jacques Demy, Jean-Luc Godard, Claude Lelouch, Michel Deville...

Aussi, pour ses 70 années d'existence, UniFrance, organisme chargé de la promotion du cinéma français dans le monde, s'est associé à Doumic Studio (Paris-Montreuil) afin de promouvoir ce travail et créer ainsi l'événement en mettant en lumière ce portraitiste de talent.

C'est donc au cœur d'une œuvre rare, émouvante et passionnante que vous aurez la possibilité de plonger durant cette période. Toutes les belles figures du cinéma français seront réunies pour l'occasion, d'abord pour ne pas les oublier et aussi et surtout afin de faire partager à chacun ses souvenirs en lien avec ces figures.

Info Pratique : L'Hôtel Reynès, où se tiendra l'exposition, se situe au début de la rue Timbal (en face de la Fnac) qui se trouve à l'angle de la Place du Vigan, à côté du Bar-Restaurant « Le Pontié ».

Sylvain

INTERVIEW

PRESENTATION DE PROJETS SCOLAIRES

Q : Pouvez-vous nous parler de l'origine du festival et de l'association ?

R : L'association qui pilote le festival s'appelle Cinéforum et a été créée en 1989. Elle était basée sur une thématique audiovisuelle et de TV jusqu'en 1996 (il s'agissait de rencontres de télévisions sur le JT, des reportages européens...), et c'était plutôt des rencontres avec des hommes et des femmes de la TV que portées sur le cinéma. Puis on a eu l'idée de faire des soirées cinéma, qui nous a donné ensuite l'idée du festival du cinéma, en 1997 ; et c'est un festival qui perdure. Au début des années 2000 on a fait quelques rencontres de TV scientifiques avec le CRNL, ça a duré 5-6 ans. Puis on a uniquement conservé la thématique du cinéma. Mais vous vous doutez que cela change le calibre : faire une soirée et monter un festival, ce n'est pas la même cuisine. C'est une charge de travail, il faut chercher les 40 films, faire venir une quarantaine de personnes, trouver des distributeurs... On est une quarantaine actuellement pour faire fonctionner le festival. Ce ne sont pas des gens de l'extérieur, mais des gens qui appartiennent à l'association. Il n'y a pas non plus de permanents, c'est un des rares festivals uniquement constitué avec des bénévoles.

Q : D'où vient le nom ?

R : Il a été donné tout au début, lors de la 2ème année, au cours d'une réflexion. À l'époque, c'était le « festival du film français » qui n'avait pas spécialement de nom, et quelqu'un a proposé « Les Cœlades ». C'est aussi un clin d'œil. En vérité on trouvait que ça faisait très festival agricole au début [rires], car c'est un raisin de Gaillac, mais finalement cela a été accepté. Puis c'est original car cela n'apparaît pas dans d'autres festivals. Mais moi je n'y suis pour rien, ce n'est pas moi qui l'ai présenté [rires].

Q : Comment est construite la programmation ? Combien de temps est nécessaire ?

R : Il y a des temps différents tout au long de l'année. Avant de parler de programmation, on commence par un temps où on va fabriquer des dossiers à destination des collectivités publiques pour faire fonctionner le festival (cela correspond au début de l'année civile). Par exemple, pour se faire financer le festival de 2022, on a déjà dû poser le dossier en septembre. Ensuite, on gère la programmation, et cela démarre à partir de Cannes. Si des projets sont répétitifs d'année en année on peut les gérer à n'importe quelle période, mais pour les nouveautés, ça démarre au niveau du Festival de Cannes. Là-bas on voit les films qui nous intéressent, et c'est aussi le début des rencontres avec les organisateurs. La production essaye de vendre le film à un/des distributeur(s), qui sont chargés de vendre le film. Les exploitants comme ceux d'Albi, interviennent dans la gestion ou la diffusion d'un film. Nous, on rencontre les distributeurs car ce sont eux qu'on contacte pour leur demander ce qu'ils ont comme films à nous donner. Ils nous font leurs propositions mais on ne choisit pas sans les voir. Une deuxième façon de voir les films c'est de participer à des festivals, comme Angoulême. Une troisième c'est d'aller directement chez le producteur, qui a souvent une petite salle de projection, mais il faut aller à Paris pour ça. Sinon, parfois les distributeurs organisent des conventions : ils disent à tous les exploitants que tel weekend il y a une convention, et que là un certain nombre de films sera disponible. Mais 75% des films que nous voyons nous parviennent sous forme de liens. Pour faire nos choix, on fait par consensus. Lorsqu'on y trouve un intérêt, ou alors, même si on est pas passionnés, on réfléchit si cela peut intéresser un grand nombre de personnes. Chacun donne son avis, c'est une intelligence collective. Mais tout le monde ne voit pas les films dans l'association. Pour les courts métrages, on a des liens de 100-200 films, qui eux sont uniquement sélectionnés par les gens de l'association.

Q : Et à propos de l'organisation du festival ?

R : On fonctionne par commissions. On a des moments de rencontres avec tout le monde, mais surtout aussi des moments sectorisés, comme pour le choix des films. Il y a, ensuite, un travail d'accueil : on fait venir des invités, il faut donc organiser les déplacements (acheter les billets d'avions, de trains...), et cela suppose aussi l'hôtellerie, la restauration... ainsi que le suivi des invités. La communication, qui est un autre secteur, passe par papier, internet, etc. La commission « déco » où on s'occupe la décoration des lieux, de trouver les choses qui puissent rendre le festival un peu plus « sexy » [rires] même si ce n'est pas exactement ça, mais rendre plus sympa, plus coloré.. donc oui, on investit le lieu pour essayer de l'égayer, on essaye de le modifier quand on y est. On se réunit aussi, et ensuite il y a des inscriptions qui passent par internet. Chacun s'inscrit sur internet pour l'accueil, pour tel film, telle salle...

Q : Faites-vous des partenariats ?

R : Oui, alors du type institutionnels et d'autres privés. On fonctionne avec la ville, le département, la région. On a des structures qui sont « publiques » comme Mediatarn. Au niveau des instituts on a par exemple les salles de cinéma qui sont aussi des partenaires privilégiés (la Scène Nationale, CGA). L'ACREAMP, qui est l'Association de cinémas d'art et d'essai de Midi-Pyrénées, qui a 80 cinémas adhérents dans la région Midi-Pyrénées, est partenaire de certaines actions. On a aussi des partenaires privés, Pharma par exemple.

CRITIQUE

RETOUR A REIMS (FRAGMENTS)

Pour son quatrième film, le réalisateur et monteur Jean-Gabriel Périot a décidé d'adapter l'essai autobiographique du philosophe et sociologue Didier Eribon sous forme de documentaire. Publié en 2009, l'œuvre écrite d'Eribon a fortement marqué aussi bien le public que la critique par ses intentions d'exprimer la condition des classes populaires en France dont l'auteur est issu tout en narrant son parcours de transfuge de classe, en ayant recours à ses connaissances sociologiques. Le livre a été traduit et a eu du succès dans de nombreux pays. Il peut donc être assez risqué d'adapter cette œuvre en raison de la forte résonance qu'elle a suscitée suite à sa publication. Cependant, la filmographie de Périot démontre la forte importance que celui-ci développe en récoltant un maximum d'archives et d'extraits pour monter et réaliser des documentaires. Cette démarche laissait ainsi présager une certaine documentation aussi bien sur le livre d'Eribon que sur la portée socio-historique de celui-ci. Et le résultat final s'avère une réussite d'une adaptation d'une œuvre écrite à l'écran.

Comme indiqué dans la parenthèse du titre, le film ne narre pas l'ensemble du récit sociologique, mais seulement une dizaine de pages. Celles-ci sont narrées par la voix de l'actrice Adèle Haenel. Les passages retracent alors certaines parties de l'autobiographie de Didier Eribon, qui peuvent être considérées comme suffisamment essentielles pour cerner les enjeux de l'œuvre et de l'adaptation. Celle-ci est réalisée sous forme de documentaire découpé en deux parties et un épilogue dans lequel Périot dépeint la lutte des classes ouvrières face à la bourgeoisie telles qu'Eribon les décrit dans son autobiographie. A l'ouverture du film, le public se retrouve face à des plans représentant la commune de Reims, lieu natal d'Eribon. Le public visionne ainsi l'entrée de ladite commune, ses banlieues et ses paysages. Ces plans sont tournés à notre époque actuelle pour avoir une vision contemporaine de la commune de Reims. Puis, le documentaire bascule dans le passé.

L'usage de nombreux extraits de différentes époques montre le souci du détail sur les choix narratifs de Périot pour adapter les thèmes majeurs de l'œuvre originale. On peut citer les passages du documentaire où l'on voit des témoignages en gros plan de femmes ouvrières exprimant leurs conditions de vie, proches de celles de la mère d'Eribon telles que narrées par Haenel. On y retrouve des extraits aussi bien en noir et blanc qu'en couleur. On visionne aussi des extraits filmant des événements historiques tels que mai 68, en prenant principalement le point de vue des classes

populaires. On visionne aussi la présidence de François Mitterrand en 1981. Le documentaire retranscrit la désillusion que fut la période de cette présidence en faisant exprimer les voix des personnes appartenant aux classes populaires, déçues par ce qui aurait pu être considéré comme un changement voire une révolution pour le peuple français. De plus, le documentaire maintient le regard nuancé d'Eribon sur les classes ouvrières. En effet, Périot retranscrit des extraits montrant des ouvriers et des ouvrières qui valorisent le racisme systémique, le rejet de la condition des immigrés, comportements qu'adoptaient les parents de l'auteur de l'essai éponyme. Les extraits narrés par Haenel et la manière dont les extraits d'archives sont montés créent une alchimie efficace retranscrivant les théories critiques élaborées par Eribon dans son œuvre de sociologue. Ces partis pris entrent en correspondance avec les intentions de l'œuvre adaptée : retranscrire des fragments de souvenirs d'un témoignage pour illustrer les inégalités sociales en France. Ces inégalités et dominations sociales se reproduisent de génération en génération, telle est une des thèses majeures d'Eribon et qui s'exprime dans le documentaire, en usant de la polyphonie des témoignages de chaque époque dépeinte.

Mais en plus de retranscrire les différentes périodes évoquées dans l'œuvre, Périot va plus loin en montrant la portée actuelle de l'essai d'Eribon. Cette démarche se retranscrit dans l'épilogue où le film met en parallèle le contenu de l'œuvre écrite avec les événements s'étant produits, près d'une décennie après la publication de Retour à Reims. Cette démarche montre que les extraits narrés sont toujours d'actualité. Le documentaire est à la fois une forme d'hommage à l'œuvre originale et une poursuite des thèses sur la domination et la reproduction sociales.

Si la lecture de l'ouvrage peut paraître utile pour mieux saisir le contenu complet des travaux théoriques de Didier Eribon, le documentaire de Périot laisse suffisamment d'espace pour permettre au public non lecteur de l'ouvrage de cerner les enjeux et les thèmes abordés. Par les partis pris du montage mettant en parallèle les thèses du sociologue avec des extraits de diverses époques, le film parvient à transmettre au public les émotions collectives des classes populaires, toujours vivantes et fortes, comme si elles étaient intemporelles.

Louis

CRITIQUE

BONNE MERE

Ce film vous dévoile une nouvelle vision de la Famille, non seulement par les liens de parenté mais aussi par la force du dévouement des personnages. Entre réalité sociale et identification au vécu des protagonistes, l'intrigue déploie l'importance de la maternité de Nora, quasiment allégorique. A travers ce récit prenant d'une femme déterminée à vouer son énergie à autrui, la valeur des liens sentimentaux est sublimée par un admirable jeu d'acteurs. Halima Benhamed, Sabrina Benhamed, Jawed Hannachi Herzi, Justine Grégory (sans pouvoir citer le talent du reste du casting) incarnent l'intensité familiale, d'autant plus qu'un lien se crée avec le spectateur grâce à la conservation des noms de certain.e.s acteur.rice.s. et comme vous avez peut-être pu le constater, le véritable lien de parenté entre certain.e.s comédien.ne.s.

Une prise de conscience peut survenir face aux inégalités sociales. L'œuvre présente une classe sociale dont on ne peut pas tous.tes être témoin ou intégré.e. Toujours dans cette idée de conscience, le quotidien de Nora peut favoriser cette identification, ou mener à cette ouverture. Notamment, les tabous, d'un point de vue sociétal, permettent de révéler des problématiques niées. Le rapport au corps féminin, les substances illicites et d'autres sujets délicats viennent s'ajouter à l'aspect familial. Même s'ils peuvent paraître camouflés par l'omniprésence du thème principal, qui est celui de la famille, ces thématiques permettent au public de s'orienter vers ces derniers, tout en découvrant -ou non- un nouvel univers.

Le titre révélateur *Bonne mère*, que Hafsia Herzi offre à son œuvre, initie le public à la bonté maternelle et propose un indice sur la volonté de la réalisatrice à vouloir rendre hommage à sa mère. Un hommage parfaitement rendu par l'émotion éprouvée lors de la vision du film, celle-ci appuyée par la musique qui l'accompagne, mais aussi par l'intérêt porté à la bienveillance de Nora. *Bonne mère*, ce n'est pas donc pas seulement une représentation de la vie familiale. *Bonne mère*, c'est notre vie quotidienne, c'est la grandeur des sentiments, *Bonne mère* c'est simplement le miroir du réel.

Eli et Aricia

CRITIQUE

ENTRE DEUX TRAINS

Mardi soir, 21h, deux films ont été présentés par Filmon : un court-métrage et un long-métrage, caractérisés par le recours au plan séquence que le réalisateur caractérise comme « un supplément d'âme au film ».

Masque à maman, c'est un scénario écrit en 3 heures et tourné en 2 jours. À l'inverse, *Entre deux trains* (initialement « Long Time No See »), c'est l'expérience inverse : 20 ans de vie d'écriture et 5 jours de tournage.

« Le film c'est un peu deux personnes qui voudraient boire un café mais qui n'y arrivent pas » ; à première vue, cela ne donne pas spécialement envie de voir le film. Mais c'est bien plus que cela. C'est aussi un film en temps réel, celui de deux personnes entre deux trains qui n'ont justement pas le temps ; ce sont des plans séquences, dont le plan final dure plus de 12 minutes.

« Un plan séquence est souvent une fierté, on prend beaucoup de risques. »
C'est aussi un mouvement permanent, une série d'échecs constants dont il faut pourtant se relever. La caméra est tout le temps portée, le rythme est celui de la fuite.

La musique porte le film tout au long du long-métrage, autant par l'importance qu'elle revêt pour le personnage que le rythme qu'elle donne au film. L'étui du violon lui-même est un personnage à part entière, constamment présent sur l'épaule de Grégoire, à une scène près : il ne s'en débarrasse que pour quelque chose dont il n'arrivera pas à se débarrasser lui-même. La musique, qui amène des émotions parfois difficilement descriptibles, permet ici de verbaliser et d'intellectualiser ce que l'on ressent.

« Si je devais réduire ce film à une image ce serait l'image des rails, et si c'était une musique, ce serait le quatuor à cordes de Grieg » (Filmon).

Mathilde et Mélanie

— PORTRAIT —

CHRISTOPHE VINDIS

Toute personne appartenant à la génération des sixties a certainement en tête des souvenirs du célèbre personnage de BD Pif le chien, créé en 1948 pour le quotidien l'Humanité par José Cabrero Arnal, cet adorable petit personnage à l'allure anthropomorphe qui entretient une relation antagoniste avec le chat Hercule. Le personnage, on s'en souvient, notamment parce qu'il fut décliné au fur et à mesure que sont passées les générations avec le personnage de Pif Gadget par exemple. Mais qu'en est-il de son auteur, José Cabrero Arnal ?

C'est pour répondre à cette question que Christophe Vindis a décidé de se pencher sur l'itinéraire de ce dessinateur singulier, à travers un documentaire retraçant son parcours engagé. Et puisqu'une question en amène souvent une autre, autant se la poser. En effet, le documentaire nous apprendra qui est José Cabrero Arnal. Mais Christophe Vindis, lui, qui est-il ?

Et bien, Monsieur Christophe Vindis est un réalisateur et documentariste français né à Agen en 1966. Ayant grandi dans la région, il étudie la réalisation lors de sa Maîtrise et complètera ensuite son cursus en obtenant un D.E.A. d'études cinématographiques. Passionné par le 7ème Art et particulièrement par l'aspect documentariste de ce dernier, il va alors réaliser plus d'une vingtaine de documentaires dont « sous commandement père Noël » en 2002 , « Terre de personne » en 2003, « Oeil pour œil » en 2003 ou encore « Sabatier, un savant si discret » en 2005.

Mais Christophe Vindis, c'est aussi, parce qu'il vient d'un pays où le rugby est à l'honneur, un friand du sport au ballon ovale. Aussi, nous le connaissons également comme étant un loup blanc dans le milieu, ayant réalisé un bon nombre de documentaires sur ce sport qui lui tient particulièrement à cœur, développant par là des thèmes comme celui de la fraternité ou celui de la place de la femme notamment.

C'est donc un réalisateur ayant déjà une solide expérience en matière de connaissances techniques et artistiques qui vous propose de découvrir, pour cette 25e édition du Festival des Oeillades, le portrait et l'itinéraire d'un des dessinateurs et caricaturistes les plus emblématiques des années d'après-guerre.

Sylvain

— DE L'ECRIT A L'ECRAN —

MES FRERES ET MOI

« Demain c'est les grandes vacances. Il va faire très chaud. [...] Demain le soleil va taper dur sur les murs blancs de la maison [...] Demain dans la chambre de Baba, maman continuera de gonfler et Baba, lui, restera au café jusqu'à tard dans la nuit. Demain oncle Al arrivera de l'étranger dans sa Mercedes surchargée. Demain l'école pour moi ce sera fini [...] Demain je chercherai du travail et si y en a plus [...], je me débrouillerai, j'attendrai que les choses changent. » (*Pourquoi mes frères et moi on est parti...*, Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre, 2006, Éd. Les Solitaires Intempestifs, p.11)

Demain, vous venez [nous] voir Mes frères et moi...

Le film de Yohan Manca, c'est d'abord une commande de Vincent Primault à Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre. Écrite en 2004 puis mise en scène en février 2007 par Vincent Primault, il s'agit de l'histoire de quatre frères : Dali, Mo, Taco, et Nour, animés par l'envie d'aller « là-bas », car rester « ici, [où] on est face à des murs, depuis longtemps », ce serait mourir avant d'avoir eu le temps de vivre, ce serait accepter les compromis et renoncer à ses rêves.

Grâce à leur vitalité contagieuse, ces quatre frères nous entraînent dans un tourbillon d'optimisme et de dérision, racontant leur histoire, leurs échecs, au travers de mots empreints d'une humanité vibrante. C'est une vision toute personnelle de la famille, du sens de l'histoire et de l'absurde de notre société. Une partition riche d'humanité, véritable machine à jouer : « Ici on survit, on regarde l'autre crever dans les yeux, avec compassion. » (p.17)

L'adaptation de Yohan Manca est animée par une volonté de montrer, au travers du personnage de Nour, comment la famille et l'environnement social peuvent parfois nous empêcher de faire des choix. Comment ces murs, notamment présents dans l'environnement populaire, peuvent affecter notre chemin de vie. Tandis que les frères de Nour représentent des archétypes (le dealer, etc), le défi de ce jeune garçon, encore spectateur de sa vie à 14 ans, est de trouver une voie propre qui lui soit propre. Le rire et le décalage, mis en avant dans le film, permettent de conserver une certaine légèreté et de faire ressortir le plus beau côté des sujets difficiles qui y sont abordés. Le propos du film, par ailleurs personnel et qui résonne dans la vie du réalisateur, le voici : « comment l'art, la culture peut sauver et changer [notre] regard dans le monde » (Yohan Manca).

À retrouver ce mercredi 17 novembre à 20h45 en salle ARCE.

Mélanie

—PROGRAMME DE DEMAIN—

Nostalgie de la lumière

10h00

Patricio Guzman

Illusions Perdues

14h00

Xavier Giannoli

Jane par Charlotte

15h30

Charlotte Gainsbourg

La disparition?

18h00

Jean-Pierre Pozzi

Philippe R. Doumic, sous son regard l'étincelle

18h00

Laurence Doumic Roux et Sébastien Cauchon

Une vie démente

20h30

Ann Sirot et Raphaël Balboni

Entre les vagues

21h00

Anais Volpé

CGR Lapérouse . Cinéma Salle Arce . CGR Les Cordeliers